

Numéro 50

21 Avril

1922

Abonnements

Étranger

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

France

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

Que le Cinéma
français soit français

cinéa

DEUXIÈME
ANNÉE

UN
franc

DEUXIÈME
ANNÉE

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysées 58-84
Londres : A.-F. ROSE, 4, Bleinheim Street, New Bond St. W. I.

Que le Cinéma
français soit du Cinéma



PHOTO GIBORY

ÈVE FRANCIS dans *La Femme de nulle part*.

Avant de collaborer de nouveau à l'art muet, la protagoniste d'*El Dorado* a repris contact avec le théâtre par une belle série de *Rosmersholm*, d'Ibsen, à « l'Œuvre », et sa création de *Natcbalo*, d'André SALMON et René SAUNIER, au « Théâtre des Arts ». La présentation de *La Femme de nulle part* aura lieu le Samedi 6 Mai.



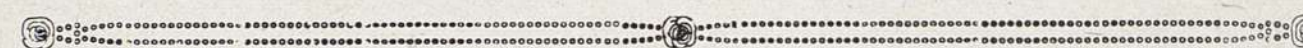
Actuellement en Exclusivité à la **SALLE MARIVAUX**

LE PLUS PUISSANT SUCCÈS DU JOUR

MARY PICKFORD

DANS SA MERVEILLEUSE PRODUCTION

Le Petit Lord Fauntleroy



PRÉSENTATION

à la **SALLE MARIVAUX**, le 25 Avril

du Premier Film de la

:: PRODUCTION REX BEACH ::

Le Triomphe du Rail

SORTIE 2 JUIN

LES ARTISTES ASSOCIÉS (S^{te} An^{ne})
Siège Social : 23, Rue de la Paix - PARIS
REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS DE

MARY PICKFORD
CHARLIE CHAPLIN

DOUGLAS FAIRBANKS
D.W. GRIFFITH

AGENCES :
PARIS : 21, FAUBOURG DU TEMPLE - Téléph. NORD : 40-43
MARSEILLE - LYON - NORD - ILLÉ

cinéma

Blancs et Noirs

Nos avant-derniers « blancs et noirs » ont troublé quelques quiétudes et provoqué des drames. Pas de duels, mais trois ou quatre déclarations de guerre...

C'est toujours ça. Comme les cinéastes de Paris tournent peu, il faut bien qu'ils s'amuse.



Les directeurs continuent de croire dur comme fer et dire : *Mon public veut ça, ou ça, et pas ça...*

Ils sont épatants.

Ils nous rappellent la fameuse formule de recette culinaire : *La carpe demande à être traitée au court-bouillon...* etc., etc.



Une dame qui aime le cinéma depuis peu a eu un bien joli mot pour féliciter l'éditeur qui venait de lui présenter un film étranger :

— Ah ! comme c'est beau, monsieur, lui dit-elle... *Tout le temps, j'étais pendue aux lèvres des personnages.*



Depuis quelque temps, la presse cinématographique est particulièrement choyée par les éditeurs et loueurs de films. Pas de semaine où nous ne soyons invités à boire une coupe de champagne en Cour d'assises ou à luncher de bonne humeur.

Une des plus agréables réunions de ce genre fut la soirée intime offerte par M. Osso, directeur de la Paramount, pour nous présenter une œuvre de valeur : *Le Miracle* dont nous aurons à reparler. Après le film, les groupes se formèrent autour d'un buffet remarquable, et il fut un peu

parlé, négligemment, élégamment, de cinéma. De la presse, on remarquait P. de la Borie, Chataignier, René Jeanne, Offenstadt, Max Dianville, Jean Pascal, A. Nardy, Boisyvon, d'autres ; Marcel L'Herbier était très entouré ; Jaque Catelain, Louise Lagrange, Philippe Hériat, interprètes du bel art muet devisèrent ; M. Osso et ses charmantes collaboratrices ne négligèrent rien pour que cette réunion fut tout sourires.



Tels de nos confrères, critiques cinématographiques dans la presse quotidienne, se sont émus bien à tort d'un article où Lionel Landry a paru les confondre avec de simples agents de publicité. Qu'ils se rassurent, et qu'ils souhaitent comme nous, que dans tout ce qui se publie pour ou par le cinéma, on démarque bien nettement la critique franche et loyale de la publicité payée.



M. Marcel Prévost, de l'Académie Française, est désormais un adepte du cinéma. Son film préféré est *Parisette*.



La troupe bigarrée qui vient de tourner un film « international » débarque, mais un des artistes est resté en route.

« Pauvre B... dit quelqu'un ; le voilà mort et enterré ! »

L'ingénue anglaise et d'esprit précis, rectifie :

« Non, dit-elle, il n'est pas enterré, parce qu'il est mort en mer, alors on l'a... »

Elle n'a jamais compris pourquoi on avait ri.

CINÉOR.

- ATELIER - FONTAINE

24, Rue Caumartin

PARIS

Tél. : Gutenberg 07-82

TIRAGE, REPRODUCTION

- AGRANDISSEMENTS -

- - - RETOUCHES - - -

ILLUSTRATIONS - Etc.

des CLICHÉS et PHOTOS

de toute la production française

ATELIER DE POSE

PORTRAITS, SCÈNES

ÉTUDES DE VISAGE

ET D'ATTITUDES

Affiches et Publicité

Le plus sûr collaborateur

du Cinéaste

Allez-y de la part de

CINÉA

et de tous les gens de goût

Pour mieux comprendre le Cinéma, il faut être
au courant de toutes les formes du spectacle.
- - - C'est pourquoi vous devez lire : - - -

**choses
de
Théâtre**

64 pages, illustrées de dessins

revue de Théâtre, Cinéma, Musique, Music-Hall, Danse, etc.

QUELQUES UNS DE SES COLLABORATEURS :

Denys AMIELS, Antoine, ARQUILLIÈRE, TRISTAN-BERNARD, Victor BOUCHER,
CROMMELYNCK, Louis DELLUC, Ch. DULLIN, Edm. FLEG, GÉMIER, René
JEANNE, H.-R. LENORMAND, Marcel L'HERBIER, LUGNÉ-POE, Aug. NARDY,
G. PITOÉFF, Jacques REBOUL, Maëti ROUSSOU, Saint-G. de BOUHÉLIER,
J. SARMENT, Pierre SCIZE, Ch. VILDRAC, etc. etc.

Abonnement par an : **20** francs ; à l'étranger : **25** francs. Prix du N° **2** fr. **50**
Spécimen contre envoi d'**UN** franc

104, Rue du Faubourg Saint-Honoré PARIS

Une Grande Exklusivité :

**ROBINSON
CRUSOÉ**
au **CIRQUE D'HIVER**

Hier Jeudi

THOMAS H. INCE
a présenté une de ses productions
LE ROI DU BLUFF
avec CHARLES RAY

JESSE L. LASKY
a présenté
WALLACE REID
dans
**TOUJOURS
DE L'AUDACE**

**LA
SEMAINE
PROCHAINE**

vous pourrez applaudir
dans les principaux Cinémas
deux productions
D'ADOLPH ZUKOR

Ce soir Vendredi

ADOLPH ZUKOR
présente au public parisien
LE POIDS DU PASSE
avec ELSIE FERGUSON
Drame d'amour
et profonde étude
psychologique

**LES
DENTS
DU
TIGRE**



**LES
DENTS
DU
TIGRE**

Nos
Agences
Régionales

MARSEILLE
26, rue de la Bibliothèque
LYON
9, cours Lafayette
BORDEAUX
8, rue de Rohan
TOULOUSE
51, rue Alsace-Lorraine
LILLE
5, rue d'Amiens

Adaptation cinématographique des aventures extraordinaires
d'ARSENÉ LUPIN
d'après le célèbre roman de MAURICE LEBLANC

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE
DES FILMS **Paramount**

63, Avenue des Champs-Élysées - Paris
Téléphone : Élysées 66-90, 66-91

Atelier de montage et Magasin
d'échange des Films
69, rue Fessart - Paris (19^e)



Nos
Agences
Régionales

STRASBOURG
3, rue de Bischwiller
NANCY
Prochainement ouverture
ALGER
Prochainement ouverture
CENTRE & NORMANDIE
Au Siège social : à Paris
BELGIQUE
48, rue Neuve, Bruxelles

Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 21 au Jeudi 27 Avril 1922

THÉÂTRE DU COLISÉE

CINÉMA

38, Av. des Champs-Élysées

Direction : P. MALLEVILLE Tél. : ELYSÉES 29-46

EN GUINÉE FRANÇAISE, Voyage

JACK MYSTIFIÉ

Film d'aventures avec WILLIAM RUSSELL

Gaumont-Actualités

Voyage du Président de la République au Maroc

VÉRITÉ

Comédie dramatique jouée par EMMY LYNN

2^e Arrondissement

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — La vallée des Arves. — La chatte sauvage. — Pour la dot de Séraphine. — Amie d'enfance. — Fatty cabotin. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Les surprises du Téléphone.

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Quel drôle de Cirque. — Au pays de Galles. — Potiron agent de police. — La Vérité.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — Promenade autour de Vittel. — Dolorès. — Quel drôle de Cirque. — En supplément facultatif : Dédé en voyage de nocces.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — Amour Vainqueur. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Supplément facultatif non passé le dimanche en matinée : Parisette, 8^e épisode.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Sports d'hiver à Chamonix. — La Méprise. — L'Amour Vainqueur. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Charlot chef de rayon.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Charlot garçon de théâtre. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode. — Mimi Trotlin.

7^e Arrondissement

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — Dédé champion par amour. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode. — Fridolin décorateur. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — La Terreur.

9^e Arrondissement

Cinéma Rochechouart, 66, rue de Rochechouart. — Le Diamant Vert. — Parisette, 8^e épisode. — La Nuit de la Saint-Jean. — Charlot musicien.

Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochechouart. — Entre deux nocces. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Un Coeur d'Enfant.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — La Méprise. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — L'Amour Vainqueur.

Pathé-Temple, 77, faubourg du Temple. — Lui... et la Senorita Carapatos. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — L'Amour Vainqueur.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Fatty fait le Coq. — La Ruse. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Amour Vainqueur.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Champion d'Amour et de Vitesse. — Parisette, 8^e épisode. — Le Gosse.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode. — Mimi Trotlin. — Charlot garçon de théâtre.

EXCLUSIVITÉS

Max Linder : Mireille o o o o o

Vaudeville : Les 4 Cavaliers de l'Apocalypse

Madeleine-Cinéma : Christus o o o o o

Ciné-Opéra : Le Cabinet du Docteur Caligari

Cirque d'Hiver : Robinson Crusoe o o o

Aubert-Palace : L'Atlantide o o o

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — Parisette 8^e épisode. — Nettoyage par le vide. — Mimi Trotlin. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode.

14^e Arrondissement

Gaité, rue de la Gaité. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Charlot garçon de Théâtre. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode. — Mimi Trotlin.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Les dernières aventures de Galaor. — Parisette, 8^e épisode. — Son Altesse.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Charlot garçon de Théâtre. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode. — Mimi Trotlin.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-45. — Parisette, 8^e épisode. — Mimi Trotlin. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode.

16^e Arrondissement

Maillot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 21 au lundi 24 avril. — Benitou. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Quand les Femmes sont Jalouses. — Programme du mardi 25 au jeudi 27 avril. — L'Eldorado Canadien. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Charlot Chef de Rayon. — Le Pauvre Village. — Un Anniversaire mouvementé.

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 21 au lundi 24 avril. — L'Eldorado Canadien. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Charlot Chef de Rayon. — Le Pauvre Village. — Un Anniversaire mouvementé. — Programme du mardi 25 au jeudi 27 avril. — Benitou. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Quand les Femmes sont Jalouses.

Théâtre des Etats-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — Un cas d'identité. — Zigoto explorateur. — Parisette, 7^e épisode. — La Rue des Rêves. — Quand les Femmes sont jalouses.

17^e Arrondissement

Lutétia-Wagram, avenue Wagram. — Le Triomphe de l'Entété. — Heures d'Épouvante. — Parisette, 8^e épisode.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — La Route des Alpes : De la Mouriennaise au Col de Galibier. — Quel drôle de Cirque. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — La Vérité. — L'Aiglonne, 10^e épisode.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Cette Jeunesse ! — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Entre deux Nocces. — Les Aventures de Galaor.

COURS GRATUITS ROCHE OI

35^e année. Subvention min. Inst. Pub.

Cinéma, Tragédie, Comédie, Chant, 10, rue

Jacquemont (XVII^e). Nom de quelques

élèves de M. Roche qui sont arrivés au

Théâtre ou au Cinéma : MM. Denis d'Inès,

Pierre Magnier, Étienne, Volny, Ver-

moyal, de Gravone, Cuille, Térof, etc.,

etc. Mlles Mistinguett, Geneviève Félix,

Pierrette Madd, Louise Dauville, Eveline

Janney, Pascaline, Germaine Rouer, etc., etc.

LE RÉGENT

22, rue de Passy

Direction : Georges FLACH Tél. : AUTEUIL 15-40

Gaumont-Actualités

L'HOMME A LA LÈVRE TORDUE

avec EILLE NORWOOD

Une Aventure de Sherlock Holmes

PARISSETTE (8^e épisode), avec BISCOT

Un Jour de Folie, Mack Sennett Comedy

MAITRE SAMUEL

Film suédois avec VICTOR SJÖSTRÖM

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Dougl... au pays des Mosquées. — L'homme qui assassina. — Parisette, 7^e épisode.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Voyage du Président de la République dans l'Afrique du Nord. — Charlot au magasin. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — La Vérité.

18^e Arrondissement

Chantecler, 76, avenue de Clichy. — Lui... et la Senorita Carapatos. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Amour Vainqueur.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — Le Poids du Passé. — La Vérité. — Parisette, 8^e épisode.

Le Métropole, avenue de Saint-Ouen. — La Route des Alpes : De la Maurienne au Col de Galibier. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Quand les Femmes sont Jalouses. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode.

Théâtre Montmartre, Cinéma Musio-Har, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Les Conquérants. — Pour ça ça pétille. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode.

Palais Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — Dolorès. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — Amour vainqueur.

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Nord 35-63. — La Vérité. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Parisette, 8^e épisode.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — La Vérité.

19^e Arrondissement

Secrétan, 1, avenue Secrétan. — Lui... et la Senorita Carapatos. — L'Aiglonne, 10^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Amour Vainqueur.

Le Capitole, place de la Chapelle. — Parisette, 8^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — La Vérité.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Parisette, 8^e épisode. — Dudule fils de la femme à barbe. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode.

Féérique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'Empereur des Pauvres, 9^e épisode. — Dudule fils de la femme à barbe. — Parisette, 8^e épisode.

20^e Arrondissement

Gambetta Palace, 20, rue Belgrand. — Fatty fait le Coq. — La Terreur. — L'Empereur des Pauvres, 8^e épisode. — Amour vainqueur.

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Les dernières aventures de Galaor. — Les Sept Péries. — La Petite Providence.

Banlieue

Levallois, 82, rue Fazillan. — Parisette, 7^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 7^e épisode. — Hantise.

Eden de Vincennes, 2, avenue du Château. — L'Aiglonne, 9^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 7^e épisode. — Hantise.



MARGUERITE de la MOTTE et DOUGLAS FAIRBANKS dans *L'Excentrique*.

LES FILMS DE LA SEMAINE

Le Baillon.

Unité ou diversité, il faut choisir. Il est séduisant de mener une épopée parmi les milieux les plus divers (Anna Karénine, La Guerre et la Paix, Vanity Fair, Le Rouge et le Noir, All sorts and conditions of men, etc.). Il est plus sûr de situer l'œuvre dans un cadre unique dont on exploite à fond les données (les fivres de Loti).

Si Rex Ingram avait nettement choisi ce dernier parti, si son film avait bénéficié de cette saisissante unité de lieu — le pont d'un trois-mâts — il aurait fait le meilleur des films maritimes et, à coup sûr, une œuvre de premier ordre. Malheureusement, entraîné par son sujet, il a pris terre à Puerto Cortez, parmi des généraux d'opérette et des révolutionnaires de vaudeville... et ceci nous prouve, tout comme les *Quatre Cavaliers*, que le jeune metteur en

scène, s'il est capable de trouver ce qui est bon, l'est moins d'éviter ce qui est mauvais.

Fermons les yeux sur cette seconde partie ; ne voyons que *L'Etoile du Sud* sous voiles, les mouvements larges et puissants des vergues et des voiles (ici, le détail ne prend pas de beauté au sujet, il lui en donne) ; une tempête vivante, dramatique, qui laisse le spectateur grelottant de froid ; une mutinerie qui rappelle celle de *L'Elsinore* ; des coups de poings toutes les minutes.

Louables efforts pour réduire les sous-titres. Mais il y en a encore trop. A quoi bon nous affirmer que le bateau « danse sur les vagues comme un bouchon » ? Ce n'est pas l'habitude des bateaux à voiles que le vent appuie ; mais si cela est, qu'on nous le montre, et qu'on ne nous montre pas l'instant d'après une cabine à peu près immobile. Que les

adaptateurs se méfient de la langue maritime ! Je crois bien que l'équivalent de *donkey*, dans le sens de treuil à vapeur est non point *bourriquet* (j'aurais d'ailleurs dit *bourricot*) mais *petit cheval* et, en tout cas, pas servo-moteur, ce nom étant réservé à un appareil spécial. Je ne crois pas qu'il y ait de voile dénommée *l'artimon*. Je ne crois pas... mais tout cela n'a pas grand intérêt.

Elmo Lincoln est violent, passionné, brutal et tendre, et j'aime la grâce chaste et sérieuse de Mabel Ballin.

Robinson Crusoe.

Pour faire un film à grand spectacle avec *Robinson Crusoe*, il faut évidemment mettre en vedette les aventures antérieures et postérieures au séjour dans l'île, et donner à ce séjour — la seule partie du récit dont on ait gardé le souvenir — la valeur d'un épisode.

Une fois ce parti admis, le film y reste fidèle. Sans rien contenir de très nouveau comme interprétation, il montre de beaux paysages, souvent très bien pris. — Et surtout il a le mérite opportun d'être le seul — en cette semaine de vacances — qui soit nettement fait pour les enfants.

La Galère infernale.

J'ai reproché tout à l'heure au Baillon de Rex Ingram une dualité de cadre : la *Galère infernale* (pourquoi « galère » ? Une goëlette n'est pas une galère...) ne mérite pas ce reproche : l'action s'amorce, se développe, se conclut à bord d'un navire. Le sujet est dramatique, je dirai même truculent ; il frise l'inceste ; une jeune fille manque successivement d'être violée par son frère et par son père. Et celui-ci ne manque pas d'énergie, car il entreprend cette tentative après avoir passé cinquante heures sur le pont, sans manger, sans dormir, et en absorbant du whisky...

En lui-même, le drame devrait produire de l'effet ; mais il n'est pas traité *photogéniquement*, et reste très en arrière du film de Rex Ingram. Il y avait, dans cette dernière œuvre, des mouvements de vergues, des chutes de voiles absolument vivants et frappants, une tempête qui visiblement



« L'Étoile du Sud » dans *La Galère Infernale*.

n'était pas réalisée au moyen de pompes.

Il semble que les cinéastes qui font des marines devraient chercher des moyens d'immobiliser l'appareil (ne peut-on y arriver par une suspension bien conçue ?) de montrer, comme on les voit malgré le roulis, l'horizon immobile, le navire se balançant. (L'effet du tangage est un peu différent, quant au mal de mer aussi. Je ne parle pas du *coup de casserole*, dont la reproduction à l'écran risquerait, je crois, d'amener des accidents...)

Russel Simpson est énergique, mais un peu trop théâtral. Les autres interprètes sont quelconques, y compris Helen Chadwick, qui a du mérite, de l'intelligence, de la bonne volonté, mais dont je ne comprends pas qu'on veuille faire une étoile.

Les Deux cicatrices.

Depuis le succès mérité de *Kazan et d'Isobel*, le nom de J.-O. Curwood, peu attirant au point de vue littéraire, séduit toujours sur un titre de film. Celui-ci, malgré la direction habile, trop habile peut-être, de Marshall Neilan, ne vaut pas ses deux devanciers. Il contient cependant des choses excellentes : de la neige, des chiens, des traîneaux dont on ne se lasse pas. Lewis Stone s'y

grime superbement, au point qu'on ne s'aperçoit du double rôle que lorsque l'effet est produit ; Togo Yamamoto, que le programme affirme chinois, sans doute parce qu'il a un nom japonais, a des jeux de scène dramatiques, dans ce rôle de noble chinois, baptisé du nom saugrenu de « Prince de Shantung ! » Marjorie Daw a tort de prendre pour nom de guerre un titre de nouvelle et celui de réclamer la vedette dans un film où intervient, dans un rôle sans prétention, la beauté blonde et charmante de Jane Novak (ceci indiquerait, d'ailleurs, réuni à d'autres indices, que le film ne date pas d'hier).

A signaler de jolies lumières d'étoiles sur une rivière, et une lutte qui sort de la banalité grâce à la variété des moyens d'attaque et de défense usés par les combattants.

Le Portrait de Mrs. Bunning.

Histoire assez banale — le veuf inconsolable, la méchante belle-sœur, le beau-père parasite, l'enfant insupportable et la délicieuse institutrice qui rappelle, par un détail (la révélation posthume de la faute commise par la morte), l'*Ecran Brisé*, et qui, dans l'ensemble, n'aurait pas un très grand intérêt si elle ne permettait pas d'admirer le jeu divers, riche, profond, de Pauline Frederick. Remarquable artiste que l'on sent intelligente, certes, mais surtout douée d'un tempérament puissant, profond, je dirais presque animal et qui, en tout cas, n'a rien de commun avec ces étoiles, qui sont simplement de dociles instruments entre les mains d'un habile meneur du jeu.

Le Poids du Passé.

Parce que sa mère, parce que sa grand-mère eurent de scandaleuses aventures (et ceci est un charmant prétexte à évocation d'un passé trentenaire, puis sexagénaire ; mais un tel parti vaut mieux que d'être la matière d'un épisode ; il peut, comme dans *La Femme de nulle part* fournir l'idée même d'un film) parce que ce passé inquiète la tante, sèche et sévère, qui l'élève, Jeanne Le Bers est soupçonnée, blâmée, finalement chassée de la maison qui l'abrite, et poussée à la faute même que l'on redoute. Elle y échappe (convenait-il qu'elle y échappât ? Pour la censure peut-être, mais pas pour la vérité

humaine du film) ; elle reste seule, désespérée, veut mourir ; l'inévitable terre-neuve la sauve, l'épouse.

Ainsi exposé, on voit tout ce que ce sujet contient de banal. Le roman de Mrs. Humphry Ward se préservait peut-être de ce danger ; le film y tombe ; il finit ainsi par n'avoir plus d'intérêt que comme succession d'images gracieuses ou impressionnantes (des allées de parc ; une soirée charmante ; la nuit brumeuse dans un jardin public ; la jeune fille inerte sur le banc où la pauvresse la secourt...) et surtout comme défilé de toutes les expressions qu'Elsie Ferguson peut faire rendre à son corps si jeune de silhouette et d'allure, à son visage si parlant, si ému, tour à tour tendre et spirituel, passionné, reflétant une distinction si vraie, si étrangère à la convention théâtrale. Mais ce plaisir ne fait pas excuser la pauvreté de la donnée et l'accentue même cruellement.

Ce qui l'accentue plus encore, c'est les sous-titres ! Jadis, les sous-titres étaient rédigés, entre deux courses, par le frotteur du bureau qui, timidement, griffonnait en style télégraphique les quelques indications qu'il jugeait indispensables à la compréhension du film. L'abondance des fautes d'orthographe suscita des plaintes ; les éditeurs crurent bien faire en chargeant de ce travail des littérateurs inédits ou des dramaturges injoués.

Ce qu'ils en mettent ! Le texte en



WALLACE REID et GÉRALDINE FARRAR dans *Dolorès*.

déborde. On regarde Elsie Ferguson dont les yeux, dont les lèvres expriment tout ce que peut ressentir une femme qui aime et méprise celui qu'elle aime : aussitôt, l'image est coupée par une phrase prétentieuse où le même sentiment est décrit de la manière la plus banale. L'écran s'obombré d'une nuit profonde, piquée çà et là de la clarté diffuse jetée par les réverbères et où l'on voit vaguer l'ombre blanche de la désespérée : le

sous-titre nous apprend que « la jeune fille erre dans la nuit » ; grand merci, nous nous en doutions. Les solécismes mondains et grammaticaux alternent avec les fautes d'orthographe ; on parle de *dilemmes*, on emploie le verbe *profiter* selon les modalités les plus bruxelloises ; le héros s'écrie : « Que m'importe les conventions ? » Les coupures les plus gauches sont marquées par des formules telles que : « huit mois après », « deux mois après ». (J'ai d'ailleurs le sentiment que le lecteur américain a sa part de responsabilité).

Triste sujet auquel on revient toujours : le sous-titre est un des éléments qui diminuent le cinéma ; le remède est simple : modestie, sobriété, correction. Le meilleur sous-titre est semblable à l'homme que Brummel déclarait être le mieux habillé ; il passe sans qu'on le remarque.

LIONEL LANDRY.

La Vérité.

M. Henry Roussell qui, dans *Viesages voilés, âmes closes*, soutenait une thèse en évitant le prêche et en illustrant son film de tableaux opportuns, émouvants et caractéristiques, revient au drame un peu théâtral avec *La Vérité*. Une partie de ce nouveau film paraît d'abord traiter une affabulation à la Bernstein. La



ELSIE FERGUSON et DAVID POWELL dans *Le Poids du Passé*.

scène importante du milieu ne manque pas, mais la fin est absolument cinématographique, intéressante, directe.

Après une entrée en matière dont le cadre réapparaîtra dans la toute dernière partie, nous voyons vivre deux couples riches, mondains, sous le même toit, à Paris. Les Fonclare sont des époux, encore jeunes, qui s'adorent, parents de trois bébés. Swift est un vigoureux financier américain d'âge mûr et sa femme le révère déjà comme un vieillard. Il surprend cet aveu fait à Fonclare, lequel tâche, maintenant, de conquérir Mme Swift. Donc, le financier sait. Il se venge en ruinant Fonclare qui le traite de voleur. Et qui donc est le voleur ? réplique Swift. Un soir, celui-ci tombe mort, frappé d'une balle. On découvre des indices graves, on accuse Pascal de Fonclare dont la femme se reconnaît coupable pour épargner le déshonneur à son mari. Pascal voit qu'elle a menti et déclare son innocence en même temps que celle de sa femme. C'est ici que le dramaturge a fait preuve d'habileté, il a compliqué l'action par une tentative de suicide de Mme de Fonclare et, si la vérité se découvre, c'est grâce à un testament laissé par Swift et qui ne devait être ouvert que dix ans après, mais la justice use de son pouvoir discrétionnaire et trouve un aveu de suicide.

Il y a de la sincérité dans le désir de la malheureuse qui s'ouvre les veines en prison. Elle se sait innocente, elle sait que son mari n'a tué personne, mais aussi qu'il convoitait une autre femme. Viendra le retour du couple au bonheur, dans la campagne reposante.

L'interprétation de Mme Emmy Lynn et de M. Maurice Renaud mérite de vifs éloges. La première vit son rôle avec une intensité naturelle ; quant au réputé chanteur, avec son franc visage sous une chevelure neigeuse, il joue sobrement, il exprime juste et d'autres films sans doute l'appelleront. Mlle Violette Jyl est une excellente artiste, mais elle ressemble à Mme Emmy Lynn au point qu'à certaines minutes, on peut les confondre.

L'Amour vainqueur.

Sans doute ce film date-t-il des mois qui ont précédé l'entrée des États-Unis dans la guerre. On y assiste en effet à une propagande pacifiste en

plein vent, menée par des gens caricaturés. Un belliciste acharné est le héros alerte de ce film et Douglas Fairbanks l'incarne avec sa coutumière fantaisie. Après des libations qu'il a voulues pour oublier un désappointement sentimental, il est arrêté et s'prend de la fille du directeur de la prison. Libéré, il multiplie des efforts pour être emprisonné de nouveau. Au moment d'être lynché et grâce à la complicité d'un ancien compagnon de geôle, il arrête lui-même un terroriste qui fait sauter les usines de munitions et qui se trouve précisément être un des paci-



CLICHÉ UNITED ARTISTS
DOUGLAS FAIRBANKS
et MARGUERITE DE LA MOTTE
dans *L'Excentrique*.

fistes mentionnés tout à l'heure. Il conquiert ainsi la jeune fille qu'il aime. On voit que le ciné-roman, la tragédie et la trépidation s'entremêlent. C'est la poursuite finale qui amuse à cause de l'agilité de l'acteur. Une scène est drôle, celle où Douglas cherche par tous les moyens à se faire arrêter, mais il ne va pas jusqu'à insulter les agents comme le faisait certain héros de M. Tristan Bernard, qui lui aussi (le héros bien entendu) voulait aller en prison.

L'Excentrique.

Le héros incarné cette fois par Douglas Fairbanks est l'alter ego de celui de *Poule mouillée*, mais le brillant artiste y a moins l'occasion de

prouver ses qualités de fin comédien. Il n'en reste pas moins un amuseur étonnant et les trouvailles qu'il met en valeur sont d'un comique intense, mais comment raconter ? Je ne saurais pas.

Dolorès.

La mise en scène de W. de Mille est très suffisamment espagnole. Mais, sans basses de villages, costumes des hommes et des femmes, civils et gendarmes, bourgeois, bagnards et paysans contribuent à la couleur locale. Quant à Dolorès, c'est Géraldine Farrar (qui a chanté et joué *Carmen*). Elle va au marché, Dolorès, et de beaux gars la courtisent, le pêcheur Pedro par exemple, et Ramon qui se battent pour elle, sur une route, un jour. Et Pedro est tué par Ramon qui laisse à côté du mort le poignard d'Andrés. Or, Andrés est le fiancé de Dolorès, ils s'aiment comme deux Espagnols savent s'aimer, peut-être dans la vie, mais surtout à l'écran. Andrés est arrêté, condamné à dix ans de bagne. Dolorès, éplorée, lui jure fidélité. Ramon multiplie ses efforts et sa rouerie pour obtenir la main de Dolorès à qui il a pu faire croire qu'Andrés est mort. Il réussit. C'est alors que reparaît le forçat, gracié. Sur la prière de la belle, il se cache tandis que Dolorès verse dans le vin à Ramon (je ne dis pas que c'est du vin d'Aramon, n'est-ce pas ?) que l'assassin ivre, avoue tous ses crimes, faux, etc. Dolorès tue Ramon qui, mourant, dit qu'il s'est blessé dans une chute.

Les deux fiancés pourront être heureux. Wallace Reid, qui cette fois n'a pas un rôle comique, joue fort bien.

LUCIEN WAHL.

Pour ceux qui connaissent

" le goût du public ".

... et nous trouvons vraiment comique d'entendre cet homme, si prêt de sa faillite, parler de son public, ce public qui siffle au... tout ce que cet animal de directeur « intelligent » s'achigne à lui choisir...

(*Journal des Goncourt*, III, 230.)

DERRIÈRE L'ÉCRAN

FRANCE

A partir du mois d'avril, les bureaux de l'Himalaya Film Co, seront transférés au 17, rue de Choiseul.

La Société Anonyme Française des Films Paramount n'a jamais été et n'a jamais eu l'intention de devenir propriétaire du Grand Cinéma, 55, avenue Bosquet; ce bruit circulait, le voilà donc arrêté !

Un lapsus nous a fait attribuer au Film d'Art *Le Crime de Lord Arthur Savile*, de René Hervil, produit par les films A. Legrand. Notons à ce propos qu'un contrat de six années lie désormais les « Films Legrand » et W. et F. Film Service de Londres, contrat par lequel toute la production française A. Legrand est assurée de passer en Angleterre à des conditions extrêmement brillantes d'argent et de publicité.

Notre confrère *Filma* nous prie d'informer les intéressés que l'édition 1922 de son annuaire *Le Tout Cinéma* est à la veille d'être épuisée.

Ceux qui désirent posséder cet ouvrage unique, contenant tous les noms, toutes les adresses, tous les renseignements indispensables aux cinégraphistes du monde entier, doivent donc se hâter pour passer leur commande aux *Publications Filma*, 3, boulevard des Capucines, Paris, 11^e.

Prix du volume, reliure de luxe : 20 francs.

Les Films en cours :

Jocelyn d'après Lamartine réalisée par Léon Poirier, interprètes Mlle Myrta, Mme Bianchetti ; MM. Roger Karl, Tallier et Blanchard.

Roger-La-Honte que termine au Film d'Art M. J. de Baroncelli avec Signoret, Rita Jolivet, Eric Barclay.

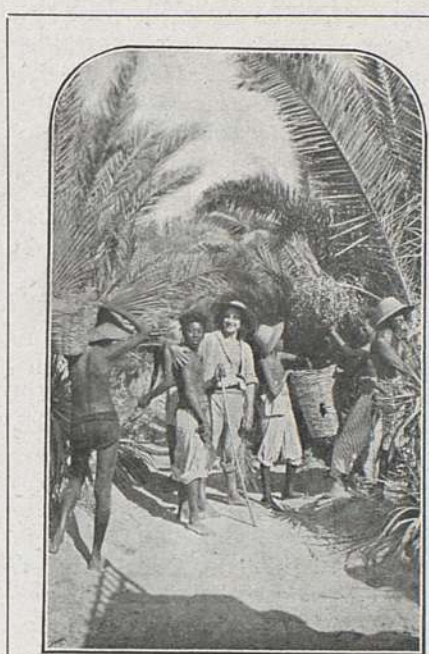
To be or not to be avec Léon Mathot réalisé en Tunisie par René Leprince.

Les Hommes Nouveaux, mise en scène de Violet et Donatien avec Marthe Ferrare, J. Bradin et Lucienne Legrand.

Les Mystères de Paris, d'Eugène Sue, avec Huguette Duflos, Sergyl,

Lionel, Georges Lannes, Gilbert Dal-leu, etc.

Triplepatte, mise en scène de Raymond Bernard, avec Armand Bernard.



CLICHÉ MONAT-FILM
ROBINSON CRUSOE
Un paysage tropical.

Ceux qu'on va tourner :

Le Petit Poucet tourné par R. Boudrioz pour la firme Abel Gance.

Vingt ans après, par Diamant-Berger, avec de Max, Mme Moreno, Henri Rollan et Pierrette Madd, dans le vicomte de Bragelonne.

Le Courrier de Lyon, filmé par M. Léon Poirier avec ? et Mlle Myrta.

Le Bossu, d'après le roman de Paul Féval, tourné par René Leprince avec Léon Mathot et Claude Méréle.

Königsmark, d'après le roman de Pierre Benoît, mise en scène de Léonce Perret.

La Chaussée des Géants, d'après le roman de Pierre Benoît, mise en scène de ? avec Yvonne Legeay.

Un nouveau confrère, *La Charette*, organe satirique et spirituel, va paraître avec une collaboration des plus éclatantes. Nous reparlerons

de son numéro consacré au cinéma, nous voulons dire aux fautes, aux ridicules, aux ironies du monde du cinéma.

D. W. Griffith, l'illustre cinéaste vient d'arriver en France. Après un séjour à Londres, il viendra à Paris, en touriste et, dit-on, en travailleur. Nous sommes heureux de lui souhaiter la bienvenue.

Le *Don Juan* que vient de terminer Marcel L'Herbier aura pour titre *Don Juan et Faust*.

Nous reparlerons bientôt d'un film Paramount *Le Miracle*, filmé par Georges Loane Tucker d'après la pièce de Georges M. Cohan et le roman de Franck L. Packard.

Les principaux rôles sont tenus par Betty Compson, Elinor Fair, Thomas Meighan, Lon Chaney.

Comœdia de vendredi dernier publie un très savoureux article sur les débuts au cinéma, de Miss Pearl White. On y voit que les plus grandes vedettes n'ont pas toujours eu des débuts faciles et, qu'avant de gagner des millions, elles commencèrent par se contenter de 20 dollars par semaine.

Notre concours de projets d'affiches.

Il est probable que les jeunes et nombreux concurrents s'impatientent. Ils ont raison, mais la rapidité de nos travaux cinégraphiques est toute relative.

Nous pouvons leur annoncer qu'ils seront invités à voir *La femme de nulle part*, le samedi 6 mai, en matinée. *Don Juan et Faust* leur sera montré vers la même époque.

Par suite de similitude de titre avec un film programmé il y a environ un an *La bonne école*, présentée le 6 avril par la Société Anonyme Française des Films Paramount sortira le 26 mai sous le titre de *La bonne éducation*.

La Semaine française du Cinématographe appliqué à l'Enseignement organisée sous le patronage du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine (secrétaire général, M. Riorot) sera une réplique anticipée, victorieuse, à la semaine allemande du film qui doit se tenir en septembre à Munich.

L'Exposition du Cinématographe (Section de l'Enseignement) sera inaugurée le mercredi 19 avril, après-midi; le même jour, à 5 heures, réception à l'Hôtel de Ville, par le Conseil municipal de Paris. Le jeudi 20, à 9 h. 1/2, ouverture du Congrès de la Cinématographie par M. Gaston Vidal, sous-secrétaire d'Etat de l'enseignement technique; projection des films du concours à sujets imposés; communications et démonstrations. L'Exposition sera close le 30 avril.

Nous apprenons que, par décision de l'Assemblée Extraordinaire du 31 mars, la Compagnie Française des « Films Jupiter » et la Société Française des « Films Artistiques » sont définitivement réunies sous la dénomination de « Compagnie Française des Films Artistiques-Jupiter », société anonyme au capital de 2.000.000 de francs, siège social, 36, avenue Hoche, Paris.

Le 20 avril paraît le premier numéro de *La Revue du Septième Art*, organe du C. A. S. A., Canudo en sera le Directeur et le Comité de rédaction sera composé de René Blum, Charles Delacommune, Abel Gance et W. de Rohozinski.

Ce sera une « Revue bi-mensuelle illustrée de l'Art et de la Science au service du cinématographe ».

ANGLETERRE

Clotilde et Alexandre Sakharoff ont fait leur première apparition à Londres, au Colisée. Leur exhibition, annoncée comme « stupéfiante » (prodigieuse), n'a pas déçu les amateurs de danse anglais les plus difficiles, peut-être, et les plus avertis qu'il y ait au monde. A tour de rôle, dans des danses alternées, l'une dans *May Dance*, de Krieg, *Le Petit Berger* et *Darkey Song* (impression d'Amérique) sur une musique de D. Guion; l'autre dans *Au temps du Grand Siècle*, de Couperin-Kreier, *Gollivog's Cake-Walk* et *Guitare*, cette dernière sur une musique de Mosz-

kowsky; ils recueillirent de chaleureux applaudissements pour l'intelligence aiguë et sensible de leurs diverses incarnations.

A noter cependant que la Presse anglaise, tout en reconnaissant l'âme créatrice et l'esprit cultivé qui animent les danses de Clotilde et Alexandre Sakharoff, n'a pas été absolument enthousiaste à leur égard. Comme toujours, ou peu s'en faut, on a fait des comparaisons — l'école anglaise de Maud Allen fut surtout rappelée — ou a introduit des réminiscences... Serait-il vraiment impossible à un critique attitré de se laisser aller tout bonnement au charme ?

Une expédition organisée par la Société Royale de Géographie, patronnée d'autre part, par le Gouvernement anglais, quittera l'Angleterre au mois d'août, à destination des Indes. Son but précis est le Thibet, qu'une expédition semblable, il y a quatre ans avait déjà exploré. Mais cette fois, un équipement cinématographique spécial a été prévu, ce qui permettra d'obtenir des documentaires des régions de l'Himalaya et en particulier du Mont Everest, dont l'ascension fait partie du programme.

MM. Harpers et Brothers, de New-York, viennent d'éditer en un volume de 133 pages les notes et impressions de Charlie Chaplin, durant son récent voyage en Europe. Sous le titre de *My Trip abroad* (*Mon voyage à l'étranger*), Charlie Chaplin relate avec humour, dans ce style net et précis que les lecteurs de *Cinéa* ont pu déjà apprécier, les instants bons ou moins bons qui marquèrent son séjour en Angleterre, en France et en Allemagne.

Enfin nous allons revoir :

**POUR SAUVER
SA RACE**

Un des plus beaux
Films du Monde.

Ce qui donne un attrait tout particulier au livre — le récit est d'ailleurs écrit sous une forme subjective — est cette simplicité admirable, et surtout cette sincérité foncière qui valurent à Charlie Chaplin, sur l'écran, une renommée mondiale parce qu'elles exprimèrent son humanité profondément fraternelle, dans un jeu dépouillé d'artifice (voir *The Kid*).

Charlie Chaplin raconte les moments qu'il passa, en Angleterre, de compagnie avec H. G. Wells, Sir James Barrie, Edward Knoblock, etc. en France, avec George Carpentier; en Allemagne, avec Pola Negri. Il donne en même temps ses idées et ses vues judicieuses sur les mœurs et coutumes des peuples avec lesquels il entra en contact; il nous fait part aussi de ses sentiments, soit qu'il évoque son enfance dans le quartier rude de Londres où il naquit, soit qu'il décrive sa traversée de la Manche en aéroplane. Il nous livre, en un mot, un peu plus de lui-même, si tant est qu'il ne nous a pas encore tout donné.

My Trip abroad sera bientôt dans toutes les bibliothèques.

A propos de Georges Carpentier, M. Allen Thomas annonce l'avoir engagé comme vedette des nouvelles productions de la Bird Film Co. Le metteur en scène qui dirigera Georges Carpentier, qui ne tiendra nullement un rôle de boxeur, est J. Stuart Ble-ton, le producer de *La Glorieuse Aventure*.

A la séance de la Chambre des Communes qui s'est tenue la semaine dernière, 275 membres du Parlement se sont nettement prononcés pour l'abolition de la taxe sur les cinémas, qui pour une importante réduction de son pourcentage. La campagne menée par le « Joint Abolition Tax Committee » semble donc devoir être un succès.

Mr Knut Jeurling, rédacteur en chef de la *Biograf Bladet* — un des plus influents organes corporatifs suédois — a quitté Londres pour Paris le samedi 15 avril. Mr K. Jeurling fait un voyage d'études, en vue de se documenter sur la situation actuelle de l'industrie cinématographique dans les principaux pays européens.

A.-F. ROSE.

S U J E T S

Tout dépend de la manière dont on interprète la vieille formule baconienne *Homo additus Naturæ*. Si l'homme qui s'ajoute, s'interpose, est simplement l'artiste lui-même, si celui-ci se contente de nous montrer ses diverses visions de la nature, on tombe dans l'impressionnisme; si l'auteur va plus loin, essaie de nous faire voir ou sentir les objets décrits à travers des êtres variés, des personnages qu'il invente ou anime, le terme d'*expressionnisme* conviendrait plutôt si une certaine école n'en avait pas restreint la portée. C'est entre ces tendances qu'hésite le Cinéma.

Les critiques subtils et ingénieux qui veulent limiter son action à la réalisation des détails évoquent les tendances de la peinture, de la sculpture modernes, montrent que, pour ces arts, la notion de sujet est tombée dans un discrédit complet. La compréhension d'un tableau tel que *les Panérides de Phocion* (je prends exemple d'un tableau de Poussin parce que cet artiste est à la mode) suppose une connaissance du sujet représenté, un livret ou des notions rappelées par le titre. Une telle conception est étrangère à l'esprit de la peinture ou de la sculpture modernes, où domine l'impressionnisme; jusqu'à présent, la réaction que le cubisme prétend représenter contre cette tendance s'est plus affirmée dans les intentions que dans les œuvres.

L'exemple est-il concluant? L'assimilation est-elle exacte? Les arts plastiques *statiques*, comportent une esthétique particulière du fait qu'ils n'expriment qu'un *moment*, et se trouvent ainsi handicapés pour raconter, pour faire le tour d'un thème dans le temps ou dans l'espace. Il y a bien la ressource de multiplier les images; mais on reste dans le discontinu; trente ou quarante moments ne font pas du temps. Non seulement ils ne le font pas, mais ils le faussent; l'artiste est amené à grouper, à donner comme simultanés des gestes chronologiquement distincts (les ta-

bleaux historiques ont, dans ce sens, des roueries naïves absolument délicieuses) et tout cela ne suffit pas encore: il faut le livret, le texte, la légende, l'intervention d'un autre mode d'expression.

Dans ces conditions il est compréhensible que — depuis la mort de Chenavard — aucun peintre n'ose demander à son art d'exprimer tout ce que Léonard aurait voulu mettre dans cette *Représentation du Déluge* dont il a tracé le magistral programme. Après avoir lu cette page opportunément rappelée par M. Léon Moussinac dans *Le Crapouillot*, qui douterait que le cinéaste ne soit, à cet égard, le légitime héritier du peintre, habile à réaliser ces œuvres significatives et narratives qui nous paraissent dépasser les capacités de la peinture ?

Le cinéma, en effet, est maître du temps et de l'espace, capable de montrer à leur heure chaque détail essentiel, de réduire le rôle de la lettre au minimum, peut-être même de s'en passer. (Allez voir *La Petite Baignade*). A cet égard il participe des moyens d'action du roman; c'est de la littérature qu'il doit s'inspirer plus que de la peinture.

Or, en littérature, l'*expressionnisme* maintient ses droits contre l'*impressionnisme*, fait à celui-ci une part restreinte. Tout comme au temps d'Homère — et sans doute comme au temps du barde qu'Homère considérait comme un Homère — la création d'êtres humains qui semblent vivre, être construits de chair et de sang, susceptibles de souffrir et de jouir, apparaît comme la fin la plus effective de l'art. Elle permet, en effet au créateur d'exercer, avec un maximum de puissance, son action sur le public; et qu'est-ce que l'art, après tout, si ce n'est, comme le reste, une volonté de puissance? Pourquoi, si l'on peut susciter des êtres, se borner à analyser des détails ?

Les deux objets, d'ailleurs, ne sont nullement incompatibles. Ce qui fait vivre l'être fictif, c'est le détail juste, frappant, opportun; par contre, la fiction, la donnée ajoute une valeur nouvelle au détail, par l'influence

qu'il exerce sur la destinée — par l'importance qu'il prend aux yeux — de ces êtres de rêve avec lesquels l'artiste nous force à sympathiser.

Faut-il donner des exemples? Vous souvient-il à la fin de *Un drame d'amour sous la Révolution*, des mains liées de Dustin Farnum et de Florence Vidor, s'étreignant sur le rebord de la charrette? Ce détail si poignant, si pathétique, quelle valeur aurait-il en dehors du sujet, de la situation ?

Un mur s'effrite sous la pluie, une porte se ferme obéissant au vent; allez voir l'impression que produisent ces gestes à la fin de *Inexorable*, lorsqu'ils résument un drame d'amour et de mort! Une main s'enroule autour d'un cordon, le tire; est-il interdit de savoir si c'est celle d'un receveur faisant partir Passy-Bourse, ou celle du bourreau déclanchant le couperet de la guillotine? Un voyage en chemin de fer est une donnée riche en effets d'écran, mais est-il indifférent que ce voyage soit celui d'un oisif qui part pour se distraire, d'un homme d'affaires qui va signer un contrat, d'un amoureux qui va retrouver sa maîtresse, d'une mère qui vient d'enterrer son enfant? Les détails ne sont-ils pas, dans ce cas, des acteurs chargés d'exprimer, à leur manière, ce que ressent l'acteur principal ?

Non seulement donc le sujet met en lumière les visions qu'évoque le cinéaste, mais il lui fournit un critérium, une règle de choix qui, par l'entente avec le public qui résulte du sujet même, s'impose indiscutablement au spectateur. Là est la vie, la variété, la fécondité, dans l'observation, dans l'expression des sensibilités infiniment diverses des êtres, dans l'évocation des conflits incessants, toujours renouvelés, entre les âmes des hommes et la réalité, et non point dans un impressionnisme stérile qui, lorsqu'il aura épuisé la liste limitée des dimensions de l'espace sera forcément amené à se répéter.

LIONEL LANDRY.

LECTURES

De Jean Navalo, dans L'Avenir :

De temps à autre, de l'énorme autant que médiocre production cinématographique, se détache un bon film. C'est presque toujours un « documentaire. »

Ce soir, au Gaumont-Palace, j'ai la joie de me sentir transporté au cœur de l'Afrique centrale. Ah ! ce voyage dans la brousse immense où vivent, loin de notre civilisation destructrice, tant de superbes et fiers animaux ! Quelle sensation curieuse d'être paisiblement assis dans un fauteuil et de voir, à quelques mètres de soi, toute la faune sauvage et libre d'un pays inconnu se réunir autour d'une mare ou sur la rive d'un cours d'eau !

Parfois, une timide gazelle, un chacal rusé lèvent la tête et tournent, vers nous des yeux inquiets. On devine qu'ils entendent un bruit suspect et, méfiants tout à coup, surveillant le fourré où s'embusque l'opérateur, c'est-à-dire nous.

Peu à peu, nous oublions que nous sommes au théâtre. Il nous semble que nous faisons partie de l'expédition. La pensée, l'imagination, la suggestion plutôt nous transportent sur les lieux mêmes de la scène et, quand un lion marche dans notre direction, les yeux brillants, la gueule menaçante ou que fonce un rhinocéros, nous sentons passer sur nos épaules, un peu de froid...

On dirait que, servi par d'heureuses circonstances, l'opérateur a pu saisir, d'un coup, toute la faune africaine. Les buffles en bandes, les singes en compagnies, les gazelles en troupeaux, les zèbres, les girafes, les léopards défilent sous nos yeux, vivant leur vie prodigieuse, sans se douter que, du haut d'un arbre ou de l'amoncellement touffu d'une tête de palmier abattu, nous les épions à loisir.

Un léopard de belle taille, à deux pas, fouille de ses crocs le ventre d'un zèbre et boit, tout chaud, son sang avec une visible volupté...

Des oiseaux sinistres, ensuite, s'abattent sur le cadavre abandonné par le félin et nous sommes encore les témoins angoissés d'une curée sans pareille.

Alternent bientôt, avec ces visions impressionnantes, des vues admirables de campagnes broussailleuses, des horizons sans fin, des profils nébuleux de montagnes lointaines, des fleuves majestueux aux rives désertes, des eaux tourbillonnantes charriant des masses lourdes, pareilles à des troncs d'arbre, et qui sont des hippopotames...

Ah ! l'attraction de cette Nature inviolée, mystérieuse, troublante comme un encens très rare et dangereuse comme un poison !

Ah ! notre désillusion, la honte de nous-même, quand se termine la projection ; que jaillit dans la salle, la lumière électrique ; que nous nous retrouvons en veston, dans nos fauteuils confortables et que, dans le claquement des strapontins, se fait entendre, à nouveau, la voix gouailleuse, ridicule, du marchand de programmes !...

Nous retrouvons dans un numéro du Petit Bleu, daté de décembre 1911, ces lignes consacrées à une soirée de Réveillon au faubourg. Elles sont signées de Lucien Wahl qui, on le sait, fut des premiers à « écrire sur le cinéma » :

« Dans le fond d'une cour, la façade éclairée par des lampes électriques. Des affiches reproduisent les scènes principales du programme. Le spectacle est annoncé pour huit heures trois quarts. Le bureau n'est pas ouvert. Elles sont cinq qui attendent, et deux gosses vêtus sans faux luxe. Des tabliers.

On entre : un hangar. Au fond : une scène surélevée cachée par l'écran. Le public vient peu à peu. Comme dans les plus grands théâtres des plus grands boulevards les dames arrivent nu-tête, les hommes ont gardé l'habit de travail ; des familles ont amené leurs chiens, et les plus jeunes d'entre les nombreux enfants n'ont pas trois mois. Au premier rang — au premier banc — une ribambelle de poulbots jacassent, ils bégaiement, des bonbons dans la bouche, et des cacahuètes que l'inévitable mar-

chand annonce avec un accent exotique.

Un couple d'ouvriers a deux jumaux. L'homme tend le biberon à l'un ; la femme, à l'autre, le sein. Autour se lit : « Défense de fumer. » On fume. L'orchestre — piano, violon, contrebasse — attaque. On entend des « oh ! » de satisfaction, puis c'est le drame, la fiction, la vérité.

On applaudit aux vertus, on exhale des interjections vengeresses à l'endroit des criminels et de tous les agents qui défilent, on se tord à la vue du marmiteux facétieux que poursuivent deux sergents de ville, une bonne, un télégraphiste, un balayeur municipal deux dragons, une grosse dame et un caniche. L'auteur d'une aussi belle histoire mérite la célébrité. Et l'on nous cache son nom, le programme tait sa naissance. Il a pourtant des admirateurs en maints endroits, on ignore sa vie, et ses aspirations, et les meubles de son cabinet. C'est injuste et révoltant. Ah ! pourquoi la presse n'a-t-elle pas encore inauguré la critique des cinématographes ? Il devrait y avoir des premières de films, comme il en est de revues et de pantomimes, des ar-tarques analyseraient, discuteraient, soupèseraient ; ils distribueraient des couronnes aux interprètes. L'opérateur, le monsieur qui projette toute sa lumière, nous est lui-même inconnu. Ce n'est plus du cinéma, c'est de l'anonymat.

Mais voici des images : une aventure malheureuse de remplaçant, M. Brioux en serait ému. Le public dit : « Comme c'est ça ! » Mon voisin, qui doit bien avoir douze ans, honnêtement les méchants maîtres de la bonne nourrice : « Ah ! les vaches ! » Il a dit alors je l'écris en toutes lettres, pourquoi l'hypocrisie des abréviations ?

Le public ayant ainsi avalé quelques tranches de sentimentalisme et quelques hors-d'œuvre, un plat de résistance lui est servi, plat du jour, d'une fraîcheur incontestable, puisque tout chaud : « L'assassinat du garçon de recette ou le crime de la rue Ordener. » C'est une œuvre pathétique dont on regrette — surtout la Préfecture de

Police — de ne pas connaître les auteurs. Leur modestie les contraint à se cacher, ils ont fui le succès. Mon jeune voisin : « C'est-y bien j'té, M'sieu L. C'est-y ça ! Faut-y qu'y soient forts pour c't'arrangement... Vous avez vu... y-z-ont mis leur auto en station, y savaient l'heure que le garçon de banque il allait arriver, ah ! là ! là ! Ça a pas été long, y-z-ont foutu des coups de revolver, l'ont dévalisé, y-z-ont eu toute la galette... Y a pas eu moyen de les arrêter ! Y sont trop marles... Y-z-avaient encore des balles, ça fait qu'y-z-ont pas pu être suivis par personne, pass' qu'y f'sait mauvais temps... y l'ansquait... l'a fallu qu'y l'échent la bagnole... Ça fait rien... C'est des gas ! Y sont rupins, à présent... Ah ! y a pas ! Y a pas ! » Puis il reprit, plus bas : « Y a pas ! Y a pas ! »

Il regarda le programme : « Chouette ! on va z-yenter ; un crime dans le grand monde. »

Encore de la belle pardon... du bel ouvrage. Un bal pendant lequel un monsieur très chic flirte avec la maîtresse de maison. Un vol, une arrestation.

Les petits bonshommes, dans la salle, commencent à bâiller. Ils ne comprennent pas cette magnifique aventure. Les grands semblent s'y intéresser peu. Mon petit voisin n'est pas content : « On l'a chauffé... passe qu'y savait pas y faire. Pourquoi qu'il était tout seul aussi ? Ceux de la rue Ordener, vous parlez ! Et pis, c'est pas bien rendu, l'sang est pas bien imité. » Mais il se redresse, il veut avoir l'air d'aimer sa petite patrie, c'est avec fierté que ce gamin dit : « C'est mon quartier, la rue Ordener. » Je ne le crois pas, pourquoi serait-il venu de si loin ?

Une scène grotesque est projetée, mais les rieurs sont devenus rares. La fumée est plus épaisse dans le hangar plein de corps ensommeillés. Les emmaillottés dorment. De plus grands clignent de l'œil. Des yeux paraissent encore vifs, de gens qui voudraient danser peut-être, ce sont les yeux de jeunes filles prêtes à pleurer pour obtenir qu'on les fasse rire.

Minuit approche, pour le triomphe du roi Bistro. L'orchestre joue une retraite. Chacun a toutes ses frusques, pas de recours au vestiaire,

mais la masse, lourde, se remue lourdement, une lassitude pèse sur tous, tous auraient besoin du lit ; on réveille les mioches capables de marcher. Mon voisin de tout à l'heure apostrophe un ami de son âge : « D'main, on jouera au crime de la rue Ordener. »



Un épisode de Robinson Crusô.

Au nom des opérateurs de projection, La Revue Cinématographique de Paris réclame la vedette :

« Les noms des opérateurs de prise de vues figurent désormais sur l'écran à côté du metteur en scène et des artistes. C'est parfait. Nous retrouvons encore, sur les programmes, les noms des chefs d'orchestre, des artistes, des metteurs en scène, etc., mais jamais ceux des opérateurs de projection. Et c'est un tort. Pourquoi ne pas les mentionner aussi sur les programmes et affiches?... L'opérateur est pour une grosse part dans la bonne présentation d'un film. C'est un anonyme auquel il convient de rendre justice. Certains établissements commencent à mentionner les noms des opérateurs, mais il faut que cette règle se généralise partout, car c'est aussi un stimulant pour l'opérateur qui voit alors sa renommée en jeu et s'efforce de bien faire. »

Pourquoi pas, en effet ? Péguy mentionnait, sur ses premiers Cahiers, le nom des typographes.

Il dut y renoncer, parce que le facteur distributeur réclamait d'être également nommé.

L. L.

D'un article fort judicieux de notre confrère E.-L. Fouquet, paru dans le Cinéma, nous extrayons ce qui suit :

En France le rôle du metteur en scène est, aujourd'hui, particulièrement complexe. Homme d'affaires avant tout, il lui faut trouver des capitaux, il doit discuter chiffres avec l'auteur du scénario, avec les vedettes, avec les décorateurs, avec les marchands de meubles, etc. Tout ce travail préparatoire qui n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec la mise en scène, ne le regardait pas, au temps heureux où nos maisons d'édition réservaient quelques billets de mille à la production, où elles signaient des engagements d'artistes au mois, à l'année, où elles avaient des décorateurs attitrés... Donc, le metteur en scène est tout. On se demande même pourquoi il ne se charge pas de la location et de la vente de son film ?

Vous me direz que certains d'entre eux ont déjà passé les mers pour écouler leur production. Il ne leur reste donc plus qu'à louer un palace (comme Griffith le fait, paraît-il, aux États-Unis) pour être complets.

Si nous avons beaucoup d'admiration pour de tels hommes, quand ils réussissent à faire des chefs-d'œuvre, nous ne pouvons que regretter cet amalgame de métiers si divers quand il s'agit de la production courante, car nous perdons beaucoup de temps et d'argent sans comprendre pourquoi nos grands éditeurs et loueurs ne sont pas autre chose que des intermédiaires.

Imaginez-vous à l'heure où les affaires industrielles et commerciales sont si difficiles, imaginez-vous, dis-je, le rôle du metteur en scène qui doit convaincre des capitalistes de lui confier plusieurs centaines de mille francs. Comptez les démarches, les discours, les faux pas, tous les ennuis inhérents aux discussions d'intérêt et vous comprendrez mieux le mérite de ces hommes qui parviennent à gagner la confiance de ces financiers ne raisonnant que chiffres là où l'artiste ne parle que beauté, idéal, chimère ! Le rôle de metteur en scène, suivant le mot

donné par l'un d'eux est bien celui du rabatteur qui travaille pour la maison d'édition à laquelle plus tard il confiera le sort de son œuvre : Rabatteurs, ils le sont d'autant plus que, seuls, ils ont la responsabilité de leur actes et de leur travail, que la maison d'édition qui ne s'engage, la plupart du temps, à rien, est complètement étrangère à l'exécution du film et à son lancement dans le monde entier.

Avec la méthode que nous employons actuellement, parce qu'il ne nous est pas possible d'en choisir une autre, nos metteurs en scène passent une grande partie de leur temps à chercher des capitaux, car il ne leur suffit malheureusement pas d'avoir fait un film pour continuer avec les premiers fonds récupérés, pour l'excellente raison que l'amortissement ne vient qu'à une longue échéance.

Nous n'avons pas voulu faire certains sacrifices indispensables ou, n'accusons personne, nous n'avons pas pu le faire, à cause des circonstances. Il est temps de nous reprendre, et de réagir. Il faut que nos grandes maisons d'édition deviennent des producteurs, elles doivent aider nos metteurs en scène dans la trop lourde tâche qui les écrase. Ceux-ci ne devraient pas avoir d'autres soucis que la conception et la réalisation d'une œuvre artistique. Chacun son métier et chacun à sa place, c'est seulement en agissant ainsi qu'il est possible de concurrencer les grands producteurs de cinéma du monde entier. N'oublions pas qu'à l'heure où nos metteurs en scène cherchent partout des capitaux, l'Allemagne travaille sans arrêt, que sa production s'améliore chaque jour et que tout doucement ses films vont arriver sur notre marché. Il faut, dans un domaine où nous pouvons facilement triompher, à condition que nous nous en donnions la peine, il faut que nous mettions en parallèle avec les œuvres étrangères, des films dignes de notre passé et de notre avenir.

Nous ne pourrions atteindre ce but qu'en nous organisant sur de nouvelles bases. Nous travaillons, depuis quatre ans, au petit bonheur et à temps perdu. Nous avons des metteurs en scène, des artistes, des studios. Il est juste que cette richesse produise.

Suggestions pour l'écran.

... A regarder le coke rouge dans la grille de la cheminée, il s'était brûlé les yeux. Il les ferma de douleur et vit, sous ses paupières closes, des nègres qui s'agitaient dans un tumulte obscène et sanglant. Tandis qu'il cherchait de quel livre de voyage, lu dans des années d'adolescence, sortaient ces noirs, il les vit diminuer, se résoudre en points imperceptibles, et disparaître dans une Afrique rouge, qui peu à peu représentait la blessure aperçue à la lueur d'une allumette la nuit du suicide. Il songea :

— Cet imbécile de chevalier. Je n'y pensais guère.

Tout à coup, sur ce fond de sang et de flamme parut la forme cambrée de Félicie, et il sentit en lui se tendre un désir cruel et chaud.

ANATOLE FRANCE,
Histoire comique, p. 250.

Les Présentations

du 8 au 14 avril

UNION ÉCLAIR

Sang batailleur.

Comédie interprétée par Herbert Rawlinson.

FIRST NATIONAL

Les Sports et Cupidon.

Des aventures suffisamment intéressantes et relevées par l'interprétation d'Annette Kellermann, qui donne au film un mouvement remarquable. Son talent de nageuse est simplement digne d'admiration.

L. W.

ECLIPSE

Salomé.

Film déjà présenté, où l'on voit Theda Bara plus vampire que nature, et une mise en scène riche, souvent amusante.

L. L.

L. AUBERT

Danseuse d'Orient (5 mai).

Deux danses de Dourga, encadrées dans un drame très banal.

L'Idole du Cirque.

Grand Ciné-roman d'athlétisme, avec Eddie Polo.

GAUMONT

Pour être aimée (1^{er} juin).

Comédie dramatique de bonne fabrication courante, ou paraît Mildred Harris, qui fut Mrs Chaplin.

Le Joueur Inconnu (1^{er} juin).

Un sujet dramatique, mal compris et mal présenté, mais bien interprété dramatiquement et photographiquement.

L. L.

PATHÉ

La Baïllonnée.

Roman populaire de M. Pierre De-courcelle où les malheurs de braves gens proviennent d'un homme du monde qui a des préjugés de caste. La mise en scène de M. Ch. Burguât et l'interprétation de Mme Lionel, MM. Guidé, Bardou, Leubas, etc., etc., est louable.

L. W.

Beaucitron et le cyclone.

Il y a une idée comique dans le fait qu'une maison s'envole et change ainsi de propriétaire à cause du nouveau terrain où elle s'installe.

L. W.

ERKA

La Horde d'Argent.

Drame interprété par Myrtle Steiman et Curtis Cooksey et une troupe de saumons argentés dont la conquête fait le sujet du film.

VITAGRAPH

La Dangereuse Aventure.

Corinne Griffith est pleine de talent et de personnalité : quel dommage qu'on ne lui demande pas plus et mieux.

L. L.

PARAMOUNT

Le Prestige de l'Uniforme.

Comédie par trop dramatique où l'on voit à quelle désillusion s'expose une infirmière qui, ayant épousée en France un brillant officier retrouvé en Amérique un civil.

HARRY

Pensions de Famille.

Encore une jeune fille, qui s'étant dévouée par esprit de famille, trouve sa récompense dans l'amour et dans l'or. Constance Binney est gentille.

Un Fameux Lascar.

De la gaité renforcée par du macabre, — et William Russell, en habilleur amoureux, est très amusant.

L. W.



HARRY BAUR

dont la création puissante d'Arcade Dimitrievitch Korozine, dans *Natchalo*, s'ajoute à une série incomparable d'interprétation et à un effort intellectuel de cinéophile.

SPECTACLES

Natchalo.

Quel beau deuxième acte!

On se voit entraîné par un moment dramatique où l'idée rejoint la passion pour un débat exceptionnel et poignant : on sent aux auteurs une destinée de traiter des choses de l'esprit et on entend une langue où celles-ci trouvent leur expression stricte, en la laissant limpide et accessible.

Les mémoires, malgré l'insuffisance des trois acteurs qui représentaient la famille française parmi ces Russes, garderont le retentissement de ce conflit.

Et puis, si Carpentier y joue bien, si Henry-Roger y fait éclater ces dons qu'on disait déjà prometteurs d'une brillante carrière, si Harry-Baur y reste le comédien tourmenté et violent qu'il est, au cerveau puissant, aux moyens personnels et saisissants, si tout cela, et le décor, et le texte, et l'excellent premier acte, est déjà d'une grande qualité, il faut dire

quelle artiste supérieure, unique et complète y est Eve Francis. Il faut, et je peux dire cela, et ici, car mon émotion ne faisait que participer de l'émotion de cette salle quasi populaire, un soir de samedi, devant qui Eve Francis, souple, belle, femme incomparablement, fit entendre des accents humains (cœur et cerveau) encore inouïs du grand public. S'il la connaissait et si nous connaissions l'interprète de Claudel, c'est, je crois, une des premières fois pourtant qu'elle put, sans se limiter, être totalement elle-même, dans un contact direct avec la foule, où les éléments les plus opposés se mêlaient dans l'enthousiasme.

On a peu goûté le dernier acte de *Natchalo*. Je ne le crois pas réussi, mais je le crois d'une formule dramatique féconde. Le conflit, au théâtre, doit-il toujours surgir entre les personnages, ou ne peut-il pas naître aussi dans l'âme des spectateurs par le moyen de rapprochements à eux proposés, dans des dialogues, des tableaux où l'action n'est plus? Sans doute alors la composition est-elle plus malaisée. Le prologue lui-même en manque et nous montre un aspect bien romantique de Daïcha.

On en revient au Deux, et surtout à sa seconde moitié.

La Dernière nuit de Don Juan.

Déjà, les placards de la Porte-Saint-Martin en sont veufs ; mais on peut encore parler d'elle, sinon même mieux à propos ; puisque aussi bien cette œuvre, autant littéraire que scénique, et plus scénique que dramatique, déborde un peu des limites d'un plateau, se sent à l'aise dans un livre et, partant, est moins passagère.

La mise en scène en fut luxueuse et décevante et l'interprétation. Décors d'opérette, costumes arrachés aux feuilles de la *Vie Parisienne*, sans époque ni style, où le Louis XV intempestif de l'un frôle le convenu moliéresque de l'autre et le Domerguisme du reste... Distribution où les hommes sont insuffisants, les femmes médiocres, où seules se détachent : Marguerite Moréno pour sa voix simple, bien conduite, et Calmettes pour ce qu'il prend dans une apparition et dix vers de rôle le prétexte d'être ridicule et mauvais acteur

comme il a le secret de l'être, et tous les jours.

Malgré cela, des beautés éclatent, des idées visuelles de premier ordre, des vers heureux et de belles images. Tout le théâtre de Rostand reçoit d'ailleurs son lustre de ces trois éléments de facture, et de l'admirable force d'amour qui l'anime tout entier. Et ceci seulement le sauvera. Il est encombré d'éléments fâcheux. Mais sa gloire, depuis les chromolithographies *Romanesques* (oh! l'insupportable et peu musical Debucourt!) jusqu'au *Chantecler* superbe et à ce bel exposé de conscience qu'est la *Dernière nuit*, sa gloire est dans ce foyer sentimental, cet espoir d'aimer, ce désespoir de ne plus le faire, cette angoisse des raisons, des droits, des vérités de l'amour.

Ce théâtre est encombré d'éléments fâcheux. Les chroniqueurs, tous disciples du pire Rostand, commentaient de tourner, par calembour, le « genre » et l'« ingénuité » voire le « génie » de cet homme en « ingéniosité ». Pour peu de chose, on allait dire : l'ingénieux Rostand, comme on disait : le tendre Racine, et on allait dire une seconde sottise. Rostand est moins qu'ingénieux. Là n'est pas son travers : il en a deux très grands, qui sont... deux de ses personnages. Au premier acte de *Cyrano* circule, parmi la foule des marquis, pages, coquettes, bourgeois et cavaliers, toutes bonnes valeurs littéraires, une certaine distributrice de douces liqueurs qui est là pour apporter à point la rime, en offrant orangeade, eau de framboise et citronnée. Et dans *Chantecler*, il y a ce certain Merle qui, pour l'amour des à-peu-près, empêchant de parler les belles et les bonnes bêtes, mis devant de la beauté, comme dit Chantecler presque contaminé, ne pourrait même plus applaudir que d'une aile. La Distributrice et le Merle, l'orangeade et l'à-peu-près, voilà ce qui passe et repasse à travers tout le théâtre de Rostand, avec une insistance, dans une absence de mesure et d'opportunité qui sont bien les marques, sinon du génie, du moins du désordre.

Désordre qui fait enfin la vertu particulière de la *Dernière nuit*. Les idées s'y suivent sans liens, sans voisinages; l'une surprend par sa fragilité, l'autre saisit par sa grandeur, et elles vont vite, vite, et cela éblouit : c'est un beau carnaval.

RAYMOND PAYELLE.

Dans quelques jours

La C^{ie} F^{se} des Films Artistiques-Jupiter

36, Avenue Hoche - PARIS

présentera le GRAND FILM FRANÇAIS :

MARGOT



Gina PALERME et Murray GOODWYN dans *Margot*, filmé par Guy de Fresnay.

d'ALFRED de MUSSET avec GINA PALERME

Miss Caroly BROWN
MM. Genica MISSIRIO et Murray GOODWYN
- Mise en Scène : GUY DU FRESNAY -

Téléphone : Élysées 60-20

60-21



Adresse Télégraphique :

ARTISFILRA-PARIS

Henri DIGNIMONT & Fils

NÉGOCIANTS EN VINS

AGENTS GÉNÉRAUX et DÉPOSITAIRES de :

Vins de Champagne : **DELBECK & C^o**
à REIMS

Vins d'Alsace : (CLOS DU MOULIN), J. DOPFF & C^o
à RIQUEWIHR

Bureaux : 5, Rue du 29-Juillet PARIS. (Tél. : GUTENBERG 27-60)

Entrepôts : 44, 49, 51, Rue de Graves — HALLE AUX VINS

DEMANDER LES PRIX-COURANTS



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central : 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)

Gibory

OPÉRATEUR DE PRISE DE VUES

Il n'interprète pas. Il photographie
Portraits à domicile
Travaux photographiques de luxe
25, Rue Eugène-Carrière — Paris (18^e)



ÉDITIONS de la LAMPE MERVEILLEUSE
29, Boulevard Malesherbes - PARIS

Vient de paraître

J'ACCUSE

d'après le film d'Abel GANCE
avec plus de 90 illustrations
Prix : 4 fr. — Franco 4 fr. 50

LES AVENTURES DE Robinson Crusoé

d'après le film de O.-J. MONAT
un volume de 200 pages
avec plus de 100 illustrations
Prix : 5 fr. — Franco 5 fr. 50

Déjà paru

EL DORADO

Mélodrame cinématographique
de Marcel L'HERBIER
Prix : 3 fr. 75

La Collection la plus luxueuse
... LA MOINS CHÈRE ...
La plus magnifiquement illustrée
... des plus beaux films ...

Un des plus beaux pays
CINÉMATOGRAPHIQUES
... est la ...

S U È D E

Un des plus beaux magazines
CINÉMATOGRAPHIQUES
... est ...

FILMJOURNALEN

Pour les Abonnements
:: s'adresser à ::
FILMJOURNALEN
:: STOCKHOLM (Suède) ::

Pour l'achat au numéro
:: s'adresser à ::
M. TURE DAHLIN
30, Rue Boursault, PARIS

PRIMES

cinéa

PRIMES

10, Rue de l'Élysée — PARIS

Directeur : LOUIS DELLUC

A l'occasion de son entrée dans sa deuxième année d'existence, CINÉA remercie ceux qui ont aidé ses débuts, favorisé son esprit critique et son goût des belles images, et veut — en l'honneur de cet anniversaire — faire profiter ses nouveaux amis de quelques avantages.

1° POUR LES CINÉASTES : (Metteurs en scène, artistes, opérateurs, scénaristes, loueurs, éditeurs, exploitants, décorateurs, régisseurs, etc.), tout abonnement d'un an envoyé à CINÉA avant le 30 Avril 1922, donnera droit à UNE PAGE DE PUBLICITÉ dont ils pourront disposer en une fois ou en plusieurs insertions fragmentaires à la date qu'ils choisiront dans le cours de 1922.

2° POUR LES CINÉPHILES : Tout abonnement d'un an envoyé à CINÉA avant le 30 Avril 1922, donnera droit, s'ils le désirent, à une page de publicité, ou bien leur permettra de choisir une des primes suivantes :

- a) Un abonnement supplémentaire gratuit.
- b) Une collection de CINÉA 1921.
- c) Dix places de faveur pour les principaux cinémas de Paris.

Cinéa est représenté à Londres, New-York, Los Angeles, Rome, Genève, Stockholm, Berlin, Barcelone, Riga, Tokio, etc.

Cinéa publie des articles de : Antoine, Baroncelli, Jaque Catelain, Chaliapine, Charles Chaplin, J. Christiany, Cocteau, Colette, A. Daven, Ture Dahlin, Louis Delluc, Germaine Dulac, L. Doublon, Charles Dullin, Jean Epstein, Irène Erlanger, Louise Fazenda, R. Florey, Eve Francis, Ivan Goll, Roger Karl, Lionel Landry, J.-F. Laglenne, Marcel L'Herbier, Marcel Lévesque, J.-H. Lévesque, Léon Moussinac, Modot, Gina Palerme, Raymond Payelle, Léon Poirier, A.-F. Rose, Pierre Scize, Mauritz Stiller, Maurice Tourneur, Arth. Toupine, Vuillermoz, Lucien Wahl, etc., etc.

Cinéa présente des dessins de Capiello, Bécane, Don, Hayes, Roger Karl, M. L'Hoir, Musidora, Einar Nerman, Spat, etc.

Cinéa reçoit des photos variées, inédites, originales, de tous les artistes, et des meilleurs films.

Cinéa a déjà consacré de remarquables numéros au Cinéma Suédois, au Cinéma Anglais, aux Interprètes français (trois numéros), aux Metteurs en scène français, aux Trois Mousquetaires, au Nu photogénique, à tous les grands films, etc., et va continuer cette série pour laquelle nous avons reçu tant d'encouragements.

Cinéa a organisé des concours intéressants, et vous prépare de curieuses révélations avec son nouveau Concours de projets d'affiches.

Cinéa répond individuellement à toute demande de renseignement ou de conseil, et n'étant astreint à aucune tendance, ne cherche que l'intérêt de ses lecteurs et amis. C'est l'organe de tous ceux qui aiment le cinéma.

Prix du numéro : UN FRANC

ABONNEMENT (52 numéros)

Étranger : 1 an	...	55 francs	6 mois...	...	35 francs
France : 1 an	...	45 francs	6 mois...	...	25 francs

Envoyez les chèques ou mandats au directeur de Cinéa, 10, rue de l'Élysée — PARIS

Merci à tous nos amis